

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire.
DES HOMMES ET DES CHOSES.

*Je n'obéis ni ne commande à personne je vais où je veux, je fais ce qui m
plait, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.*

[VOL. 6. QUEBEC, 22 MARS, 1845. No. 11.]

Mélanges Littéraires.

LA FAVORITE.

Non loin de Bellac, du pied même des montagnes du Blond, s'élève un bourg ou plutôt un village dont les vastes et intéressantes ruines ne manquent pas d'exciter la curiosité du voyageur. A chaque pas, des restes d'édifice, des amas de pierres sculptées, des débris de tours, s'offrent aux regards. Dans un étroit espace on voit encore les débris de trois couvents immenses qui, dans les siècles précédents, regorgaient de moines de toutes les couleurs, et à côté de ces constructions pieuses, qui formaient à elles seules presque tout le village, apparaît un vieux bâtiment noir à demi démolí qui se dresse encore fièrement avec son donjon féodal, et étale sous les touffes de la chélidoine jaune et de la pariétaire ses écussons armoriés. Ce village s'appelle Mortemart; ce vieux bâtiment est tout ce qui reste du château héréditaire des illustres Rochechouart-Mortemart, ces spirituels oracles de la cour de Louis XIV. Mais ce serait vainement qu'on viendrait chercher aujourd'hui sous ce toit historique le souvenir des belles et élégantes sées qu'il a jadis abritées. Aux fines et mordantes saillies de Mme. de Montespan, aux forfanteries de Gabrielle de Thiangés sur la noblesse de sa race, aux dissertations profondes et brillantes de l'abesse de Fontevault, ont succédé des bruits repoussants et des tableaux hideux: le château de Mortemart est devenu l'habitation et l'abattoir d'un boucher. Ce manoir avait déjà beaucoup perdu de son ancienne importance au temps des femmes célèbres dont nous venons de parler. On sait que leur père, le comte de Rochechouart-Mortemart, fut accusé d'avoir trempé dans la conspiration de Montmorency. Louis XIII, ou plutôt son implacable ministre, en fit démolir une partie. Cependant, quand la terre qui en dépendait fut érigée en duché-pairie par Louis XIV, en 1650, ce même Mortemart fit restaurer le manoir de ces ancêtres, et ce fut dans cet édifice ainsi relevé que se passèrent les événements dont nous allons nous occuper.

Le vieux duc était mort depuis long-temps, et ses enfants, poursuivant leur carrière ambitieuse au milieu d'une cour dont ils faisaient l'ornement, avaient un

peu oublié cette demeure, perdue au fond d'une province ignorée, quand tout à coup le bruit se répandit que Mortemart allait recevoir la visite de ses propriétaires. Bientôt on vit arriver de Paris des intendants, des tapissiers et des valets pour préparer le château, et il y eut une grande fermentation dans le voisinage, surtout chez la gent monacale, quand il ne resta plus aucun doute que la favorite du grand roi ne dût séjourner quelque temps dans son pays originaire. C'est qu'en effet la marquise de Montespan, à la suite d'une de ses brouilleries passagères avec Louis XIV et Mme. de Maintenon, eut la fantaisie de revoir ces lieux, berceau de sa famille, et d'échapper un moment aux intrigues de Versailles. Son frère, le duc de Vivonne, qui n'était pas guérie parfaitement de la blessure au bras qu'il avait reçue à Mesme, et sa sœur, la marquise de Thianges, devaient l'accompagner dans ce voyage. Elle espérait, avec cette société joyeuse et si intime, trouver dans son exil volontaire le calme et le repos dont elle avait besoin.

Quelques jours avant cette arrivée solennelle, une vive agitation régnait, comme on peut le croire, à Mortemart. Les ouvriers travaillaient de toutes parts avec grand bruit, et jamais la vieille Suzanne, femme de charge et concierge du château, n'avait été si empressée. Le feu duc lui avait donné cette place, qui n'était d'ordinaire qu'une sinécure pour la récompenser de ses longs services, et Suzanne, qui avait passé presque toute sa vie près de son vieux maître et de ses enfants, n'avait pas de peine à s'exagérer l'importance de ses fonctions dans cette mémorable circonstance. Elle allait et venait dans le château d'un air affairé, en agitant le trousseau de clés, marquée bruyante de son pouvoir discrétionnaire, et son fils Job, grand dadais de vingt-cinq ans, qu'on avait improvisé suisse du château, avait peine à la suivre avec son immense épée qui s'embarrassait dans ses jambes à chaque pas.

Le soir était venu et le bruit n'avait pas encore cessé dans l'intérieur des appartements, quand un violent coup de cloche retentit à la porte du manoir. Suzanne, qui était en ce moment à l'office avec son fils et qui se reposait de la fatigue de la journée, tressaillit sur son fauteuil.—Ce serait toute la famille des Mortemart, s'écria-t-elle avec colère, qu'on ne sonnerait pas plus fort ! Va voir qui fait tant de vacarme, Job, et si c'est quelqueun de ces moines qui viennent pour savoir des nouvelles, tu diras....

Un nouveau coup de cloche plus violent que le premier l'interrompit.—Ce ne peut être un moine, grommela la vieille femme ; quoiqu'au fond du cœur ils n'aient guère notre maîtresse, ils n'oseraient pas s'annoncer ici avec tant d'insolence. Va voir bien vite, Job ; il faut que celui qui sonne ainsi au château de Mortemart soit un grand personnage.

Job prit la lampe et alla ouvrir. Il se trouva face à face avec un inconnu dont un chapeau à larges bords et un vaste manteau couvraient toute la personne.—Que désirez-vous, monsieur ? demanda-t-il avec toute la dignité qu'il crut de circonstance en ce moment.—Pardieu ! la question est bonne, dit l'étranger d'un ton brusque, je veux entrer ; ce n'est pas bien difficile à comprendre.—Mais, monsieur, reprit Job en se plaçant devant lui, il faut que vous disiez...

L'inconnu le repoussa avec une sorte de familiarité dédaigneuse.—Allons donc, dit-il, éclaire moi ; il ne fait pas bon causer ici.

Job, subjugué par l'accent impérieux et les manières hautes de ce singulier visiteur, obéit sans trop savoir ce qu'il faisait. Quand ils furent entrés dans l'office, où la vieille les attendait, il lui demanda encore en l'examinant avec attention ce qu'il désirait. Le nouvel arrivé, sans répondre, se débarrassa de son manteau et déposa près de la lampe une petite valise de cuir qu'il portait sous le bras. Rien n'était plus ambigu que sa fortune et son rang, à n'en juger que par son extérieur. Son pourpoint brun, ses simples aiguillettes de soie, convenaient aussi bien au pauvre diable en toilette qu'au riche en négligé. Son visage, à demi ca-

ché par une immense perruque et une épaisse moustache grisonnante; ne décelait raisonnablement aucun âge précis entre trente et soixante ans. Il pouvait aussi bien passer pour un jeune homme décrépît avant le temps que pour un vieillard eu état parfait de conservation. Ce qui dominait dans sa physionomie c'était son œil plein de feu où se montrait parfois un peu d'égarément. Il jeta autour de lui un regard scrutateur comme pour prendre connaissance des localités sans faire attention, dans son examen silencieux, aux questions de Job et de la bonne femme. Enfin celle-ci s'impatienta et réitéra sa demande d'un ton si péremptoire que force fut à l'inconnu de rompre le silence.

—Doucement, doucement, la mère, répondit-il enfin de son ton goguenard. Tu me demandes ce que je veux! eh bien! ma foi, je voudrais, si cela était possible, un souper, du vin, une chambre et un bon lit. Surtout dépêche-toi, car je suis bien las.—Miséricorde! s'écria Suzanne avec colère, prenez-vous le château de Mortemart pour une auberge? Passez votre chemin, l'ami; un si noble édifice n'a pas été bâti pour recevoir des gens de votre sorte. Vous êtes ivre sans doute ou vous perdez la tête.

Mais le hardi personnage s'était établi dans le fauteuil qu'elle venait de quitter et l'écoutait avec distraction.—Ni l'un ni l'autre, ma mie, répondit-il tranquillement; je veux être pendu si j'ai vu plus d'une bouteille de Bordeaux depuis hier au soir, et pourtant je cours la poste depuis trois jours et trois nuits.

Et il regarda ses bottes couvertes de poudre comme pour attester la vérité de ses paroles.—Je suis déjà venu ici, ajouta-t-il d'un air pensif, et j'y ai reçu un accueil bien différent.—Que nous importe tout cela? dit Job, à qui un regard de sa mère venait de donner du courage; pour la centième fois, qui êtes vous?

L'étranger le repoussa du geste et s'approcha de Suzanne.—Tu ne me reconnais pas? dit-il à voix basse.—Non.—Tant mieux; les autres s'y tromperont comme toi. J'ai bien vieilli, n'est-ce pas?

Il dit à l'oreille de la vieille femme de charge quelques mots que Job ne put entendre. Les traits de Suzanne prirent tout à coup une autre expression.—Quoi? s'écria-t-elle avec l'apparence du plus grand respect, vous êtes...—Silence, dit l'étranger avec hauteur; maintenant que jamais mon nom sorte de ta bouche: je ferai ici ce qu'il me conviendra sans que tu te permettes d'y trouver à redire. Si tu me trahis, tu attireras de grands malheurs sur toi, sur elle et sur moi. Tu me connais... Veille sur ta langue. On m'accusait autrefois d'être un cerveau brûlé, tu le sais; l'âge a change mes traits, mais il n'a pas changé mon caractère.

Puis il se retourna du côté de Job, qui restait tout ébahi et les bras pendants.

—Je m'appelle Pierre, je suis un de vos parents éloignés qui est arrivé ici pour vous aider à la réception. J'ai servi au château du temps du feu duc. Vous aurez bien soin de répéter cela partout. Quoi que je dise et que je fasse, vous direz et ferez comme moi.—Cependant, dit la bonne dame avec timidité, il est nécessaire que je sache...—Tu ne sauras rien, reprit l'inconnu d'un ton tranchant. Obéis et tais-toi. S'il te reste encore quelques scrupules, tiens, voilà pour les lever.

Il pressa un ressort, et la valise qu'il avait apportée s'entrouvrit. Il en tira une poignée d'or qu'il lui donna.—Je n'ai voulu, en venant ici que me passer une fantaisie, reprit-il avec une sorte d'insouciance; il ne tindra qu'à toi qu'il n'en résulte rien de fâcheux.

Il garda un moment le silence comme pour donner à ses auditeurs le temps de bien saisir le sens de ses paroles. Puis il ajouta laconiquement:—Où logera la marquise?—Dans la grande chambre verte.—C'est bien; tu vas me conduire dans la chambre secrète, près de celle-ci. C'est un cabinet noir, il est vrai, un bouge, mais c'est tout ce qu'il me faut.—Mais, au nom du ciel! que prétendez-vous faire? demanda la vieille avec agouisse.

Un regard impérieux fut la réponse de l'étranger.

—Éclaire-moi, dit-il enfin, et là-haut j'achèverai de te donner tes instructions.

Tel était l'ascendant de cet être inexplicable que Suzanne n'osa pas résister. L'étranger prit sa valise, posa un doigt sur sa bouche en se tournant vers Job, qui restait tout interdit, et sortit avec la femme de charge. Quand elle revint à l'office après une assez longue absence, elle trouva son fils, qui l'attendait avec impatience.

—Quel est donc cet étranger, mère ? demanda-t-il avec empressement. — Ton cousin Pierre, et songe à ne pas lui donner d'autre nom que celui qu'il a choisi lui-même.

Job avait de bonnes raisons pour garder le secret : il ne comprenait absolument rien à tout ce qui s'était passé entre sa mère et l'inconnu.

—Il est toujours le même, murmurait la vieille, triste et pensive, en examinant l'or qui était resté sur la table ; toujours aussi fou et aussi généreux ?

Puis vers la fin de la soirée, quand elle eût bien réfléchi en silence, elle hochait la tête et dit à son fils : Job, Job, Dieu sait ce qui résultera de bon de ce nouveau caprice, mais je n'ai pu faire autrement.

II.

Peu de jours après les nobles visiteurs arrivèrent au château dans un de ces grands et lourds carrosses, tout chargés de dorures et d'armoiries qui servaient alors pour les voyages. Quelle que fut l'attention qu'excita cette arrivée parmi la petite noblesse et le clergé du voisinage, elle se fit sans pompe et sans bruit. Dans cette antique province où les traditions d'honneur et de bonne renommée étaient poussées jusqu'au puritanisme, on se serait reproché de s'incliner trop bas devant une femme dont la brillante fortune n'était que le prix d'une honte éclatante. Aussi, excepté quelques gentilshommes ambitieux, quelques moines intrigants, qui cherchaient à obtenir les faveurs de la cour sans s'inquiéter des moyens, peu de personnes vinrent déranger les projets de retraite des Mortemart. D'ailleurs, on croyait généralement que la marquise était complètement disgraciée, et cette conviction contribuait beaucoup sans doute, à écarter les courtisans. Mme de Montespan devait comprendre à cette époque qu'elle était une de ces femmes que l'on ne reconnaît plus quand elles sont tombées.

Un matin toute la famille était réunie dans la chambre verte qu'occupait la marquise. C'était une vaste pièce qui tirait son nom d'une tapisserie représentant la chasse de je ne sais quel seigneur dans les forêts de Mortemart. L'artiste avait tant multiplié les arbres dans cette représentation grossière que le vert de toutes les nuances dominait sur la teinte générale du morceau, et il était fort difficile au premier aspect de remarquer les historiques figures des chasseurs, hauts tout au plus de quelques pouces, au milieu des flots de feuillage qui montaient jusqu'aux corniches, à trente pieds au-dessus du plancher. Ce décor n'était pas de nature à rendre bien gai le vieil appartement et les meubles incrustés, plus magnifiques qu'élégants, dont il était garni, ajoutaient encore à son air grave et imposant. Les épais rideaux qui laissaient passer avec peine un peu de lumière, les tapis moelleux qui étouffaient le bruit des pas et de la voix, les immenses glaces qui réfléchissaient tristement les ombres, la somptueuse pendule de cuivre doré qui faisaient entendre sans cesse son balancement monotone, tout portait à la mélancolie, quand la conversation venait à tomber pour un moment.

Cet accident, peu ordinaire dans cette société caustique et riense, était pourtant déjà arrivé deux ou trois fois depuis un quart d'heure, grâce aux préoccupations de la marquise, qui restait toute rêveuse, ensevelie dans sa bergère à crépines d'or. Ce n'était déjà plus la brillante Montespan des fêtes de Versailles ;

elle avait alors quarante ans, et, quoiqu'elle fût bien conservée, l'âge commençait à altérer la vivacité de son esprit en même temps que les traits de son visage. Sa coiffure, faite à la hâte, sa petite bouche *en cœur* maussadement contractée, le négligé de sa mise, l'attitude languissante de son corps, débarrassé des papiers qu'elle portait en public, tout témoignait d'un malaise physique et moral chez cette femme essentiellement nerveuse et impressionnable. Sa sœur, Portugillieuse Gabrielle de Thianges, qui lui ressemblait de tant de manières, était assise près d'elle et cherchait à la distraire par sa conversation facile et mordante. Le gros duc de Vivonne, celui que Sévigné appelait si trivialement le *gros crevé*, s'efforçait de trouver quelques-unes de ces bonnes saillies si plaisantes et si originales qui lui venaient naturellement d'ordinaire. Mais tout était inutile, et la marquise semblait goûter fort peu cette vie solitaire de dame châtelaine qu'elle était venue chercher à Mortemart.

— Ma foi, ma très chère sœur, dit enfin Vivonne en se levant aussi légèrement que le lui permettait son excessif embonpoint, je quitte la partie : Tabarin lui-même ne parviendrait pas à vous déridar aujourd'hui. Voyons, reprit-il d'un ton amical, quelle est la cause de votre humeur ? Auriez-vous encore sur le cœur le sermon dont nous régala hier ce prieur des bénédictins qui veut à toute force que vous le fassiez évêque ? — Ou bien dit la folle de Thianges en souriant, le sonnet que cet hobereau vient d'adresser à vos beaux yeux pour que vous placiez ses fils dans les pages de sa Majesté ? — Mon Dieu ! les insupportables plaisants, répondit la marquise en rajustant son peignoir de dentelle et en frappant le parquet de ses talons rouges. — Alors qu'avez vous ? demandèrent à la fois son frère et sa sœur. — Je suis triste. — Mauvaise raison ; triste et pourquoi ? — Pourquoi ? répéta Mme de Montespan en faisant un effort pour sortir de son anéantissement ; parce que je suis exilée dans ce désert et que ni le maître ni les autres ne me donnent une marque de souvenir. Mes amis, je songe à mes enfants ; le comte du Vexin est malade et je ne reçois pas de ses nouvelles. — Ma bonne Athénaïs, dit la marquise de Thianges, vous exagérez tout ; il y a si peu de jours que nous sommes ici et les chemins sont si mauvais !

(A Continuer.)

LE FANTASQUE.

SAMEDI, 22 MARS, 1845.

GRANDISSIME ASSEMBLEE.

DES RESPECTABLES CITOYENS QUI APPROUVENT LA POLITIQUE FERME ET PATRIOTIQUE DU CANADIEN, ET QUI SONT DETERMINES A LUI DONNER UN BRILLANT TMOIGNAGE DE LEUR SATISFACTION.

(La scène se passe dans la grande salle de l'hôtel de Payne qui est élégamment illuminée pour l'occasion.)

Trente-deux chandelles jettent le plus vif éclat sur un encrier dans lequel trem-

pent deux plumes et près duquel gît une magnifique main de papier. Deux chaises sont placées de chaque côté de la table qui occupe le centre de la salle. Un fauteuil à l'air grave, semble présider avec un parfait décorum cette silencieuse réunion.

Il y a déjà long-tems que les chaises et la table s'entregardent sans mot dire, lorsqu'enfin la solitude cesse et la salle donne signe de vie et d'agitation.

Deux souris entrent furtives de deux côtés opposés et s'avancent vers le milieu de l'appartement, retournent sur leur pas, puis reviennent ; se risquent un peu plus loin puis s'arrêtent avec précipitation dans leurs cachettes, enfin se rassurent, montrent le nez, guettent de tous côtés, écoutent et n'entendant rien, sortent, s'approchent et arrivent près d'une croûte de pain qui gît entre les pieds du fauteuil ; elle se la disputent vivement, la trant chacune de son côté ; l'une paraît l'emporter sur l'autre, mais celle-ci redoublant d'efforts regagne du terrain ; enfin on ne sait vraiment à laquelle des deux demeureront la victoire, et la croûte lorsqu'un grand fracas se fait à la porte qui s'ouvre bruyamment sous l'invitation d'un coup de pied.

Les deux petites bêtes se sauvent chacune dans son trou abandonnant sans combattre, à l'idéal ennemi ce qu'elles se seraient disputé l'instant d'au paravant au péril de leur vie.

L'homme qu'on vient de voir entrer avec tant d'empressément jette un coup-d'œil rapide autour de la salle, et paraît extrêmement surpris de trouver si peu de monde. Il s'approche de la table, feuillette le cahier de papier blanc et se parle à lui-même : (Vous l'appellerons pour le distinguer, *Loosefish*.)

Loosefish :— Eh bien voilà qui est singulier ; personne ! je ne comprends point ça ; j'ai pourtant assez cabalé auprès de mes amis, un tas d'imbécilles qui croient tout ce qu'on leur dit, et qui m'ont promis de venir à cette assemblée au moyen de laquelle on doit contrecarrer et abattre celle que nous avons faite lundi dernier pour les représentants. C'est toujours curieux de me voir lancé avec le parti du *Canadien* moi qui lui ai toujours fait de l'opposition ; mais s... mille s..., voilà assez long-tems que je suis patriote ; on n'y gagne rien ; tandis que tous les gens qui ont penché vers le gouvernement tout en gardant des couleurs un tant soit peu populaires attrappent tôt ou tard quelque chose. Par exemple il faut que je prenne garde de ne pas tomber dans l'exirême contraire comme le font les gens qui changent de politique par conviction ; il me faut rester entre les deux camps, à portée de découvrir l'un des premiers de quel côté va souffler le vent qui peut apporter de bonnes places. J'ai remarqué que l'on n'avance pas plus à demeurer patriote franc et sincère que loyal enragé et en effet il faudrait qu'un gouverneur fût archibête pour récompenser ceux qui lui sont dévoués par nature, de même que ceux qui ne voudraient point lui vendre leur conscience. Dieu merci, moi je ne suis pas de cette sorte catégorie ; par exemple je me confesse de l'erreur de n'avoir pas deviné plus tôt le chemin des honneurs et du profit. Au diable les principes ; c'est de la glu pour les simples d'esprits. Toujours voilà qui est surprenant, l'heure de l'assemblée est venue et personne encore ne s'est montré. Il faut que je m'en aille bien vite ; car il ne serait pas bien d'être vu ici après m'être trouvé dans l'autre assemblée, surtout si c'est une affaire manquée ; heureusement que personne ne m'a aperçu ; il faut que je m'en aille bien vite trouver tous mes amis les libéraux pour leur annoncer que la démonstration des toris canadiens n'a pas réussi et qu'il ne s'y est trouvé personne . . .

Une souris jette un cri.

Loosefish :— Ein ? Qu'est-ce que cela ? Rien. Décidément l'assemblée n'aura pas lieu, je m'en vais. Mais tiens, voilà du superbe papier ; des plumes excellentes ; cela a sans doute été mis là pour le service public, je puis donc en

profiter. (Il roule le papier avec les plumes et les met dans sa poche) Vraiment la politique me ruine. Il est tems que le gouvernement me donne une place ; je serais capable de la remplir tout comme un autre ; je bois et mange bien, je puis dépenser cinq louis par semaine sans me gêner, et travailler comme personne à une élection ; lord Sydenham ne m'a pas connu, sans cela il m'eût compris, (il soupire) cela viendra. Patience ; encore un peu d'efforts et nous finirons bien par jeter la division dans les rangs libéraux ; c'est alors que je pourrai tendre la main et dire : Payez moi ! (Il se dirige vers la porte et se dispose à sortir mais il se rencontre nez à nez avec un nouvel assistant.)

Loosefish :—Tiens, tiens, vous voilà ! monsieur Bonne-âme que venez-vous faire ici ? Êtes-vous partisan de la politique du *canadien* ? Êtes-vous un renégat ? moi, je suis venu voir ce qui se passait ici ; mais il n'y a personne, comme vous voyez ; nous allons bien rire de cette déconvenue, nous autres les francs libéraux.

Bonne-âme :—Mais on m'avait pourtant dit que vous étiez des notres. C'est ce qui a fait en partie que je suis venu.

Loosefish :—Ah ! Et qui a pu vous dire cela ?

Bonne-âme :—Eh ! Il n'y a qu'un instant que l'on vient de me le dire et c'est pourtant quelqu'un qui devrait le savoir de bonne part. Mais enfin puisque vous niez, il faut qu'on m'ait trompé.

Loosefish :—Dites-moi donc qui a pu vous dire cela ; c'est bien le moins que je sache qui parle de moi de cette manière ?

Bonne-âme :—Eh bien, c'est.... (il lui dit un mot à l'oreille.)

Loosefish :—Eh ! c'est bien certain que je suis des vôtres ; mais je voulais savoir qui vous l'avait appris. Vous pourrez donc lui dire quand vous le reverrez que j'étais un des premiers. . . . je veux dire le premier venu. Mais il ne vient personne c'est vexant.

Bonne-âme :—Oh nous avons encore du tems ; il n'est que huit heures moins cinq minutes ; la demie heure de politesse n'est pas encore. . . . mais voici du monde ; c'est la foule. Arrivez donc, arrivez donc, nos gens. Paresseux que vous êtes ; voici une heure que j'attends, moi et monsieur Loosefish qui veut bien se ranger avec nous.

Entrent un huissier, un recors, un bedeau, un marchand, et quatre autres individus que nous désignerons par les noms de Jean, Pierre, Guillaume et Nicodème.

Loosefish :—Bon ! bon ! voilà le monde qui arrive ! c'est bien ; c'est bien. (à part) C'est une triste affaire ; mais puisque j'y suis il faut bien que je m'en retire du mieux possible ; d'ailleurs personne ne saura ce qui se sera passé. (haut) mençons, commençons !

Tout le monde frappe des pieds et des cannes ; chacun crie et appelle son voisin à la présidence. Enfin le marchand va s'asseoir au fauteuil et l'huissier est nommé secrétaire.

LE PRÉSIDENT. Messieurs, hem ! hem ! puisque vous m'avez fait l'honneur de m'appeler à la présidence je vais vous expliquer le but de la réunion ; vous m'excuserez, messieurs, vu que je n'ai hem ! hem ! je n'ai pas l'habitude de parler devant un public aussi nombreux. Le but de cette assemblée, messieurs est de passer des résolutions pour approuver le *Canadien* qui désapprouve l'assemblée qui a désapprouvé l'assemblée qui a approuvé le gouverneur. C'est ma femme qui m'a envoyé ici, sans quoi je ne serais pas venu ; car je ne me mêle pas de politique ; mais ma femme m'a dit qu'on voulait faire tomber la seule gazette qui parle régulièrement des naissances, des morts et des mariages ; elle m'a envoyé pour m'opposer à ceux qui veulent faire tomber cette gazette-là ; j'espère que vous avez tous les mêmes sentiments et que vous direz avec moi : hourra pour notre bon gouverneur ! Hourra pour le *Canadien* ! !

To ut le monde : Hourra ! hourra ! hourra !

Le Secrétaire :— Pas de papier, pas de plumes ! Ces gens-là se moquent-ils de nous ? Qui a jamais vu arranger si mal les choses. Machine ! (indiquant le recors.) cours donc en bas chercher tout ça.

Le recors : J'y vais, j'y vais. (a part) Depuis quand ce s . . . rebelle-là se mêle-t-il des affaires des loyaux sujets, et pour les commander encore. (Il s'en va en boitant et revient rapportant les objets demandés.)

Loosefish :— Il n'y a pas besoin de tant de papier que cela ? (Il en ôte une demi-main qu'il roule et met dans sa poche.)

Bonne-âme :— Procédons, procédons. J'ai l'honneur de proposer une résolution accordée par monsieur le Bedeau.

Le Bedeau salue.

Le président. Cette motion passera-t-elle, messieurs.

Tout le monde : Oui, oui, oui, oui !

Jean :— Mais monsieur le président veuillez donc lire la résolution.

Tout le monde :— La motion est passée ! La motion est adoptée.

Le président :— Certainement la motion est passée ; et à l'unanimité ; monsieur Jean vient ici faire de l'opposition, mais je sais pourquoi ; c'est pour m'humilier ; c'est une pique personnelle ; il est anragé de l'honneur que vous m'avez fait et veut me mettre à l'affront parceque je ne sais pas lire ; mais Dieu merci je suis un honnête homme.

L'assemblée : Hourra ! hourra ! hourra pour notre président.

Jean.— Ce n'est point pour insulter le président ; mais j'aimerais savoir de quoi il s'agit, car enfin

Loosefish :— Monsieur le président ! je considère que la demande de l'honorable orateur qui vient de parler est une insulte contre assemblée et contre vous. (*Bravo, bravo*) Ou ce monsieur sait ce dont il s'agit ou il ne le sait pas ; ou il le sait : alors il veut nous en imposer, il ment ; ce qui est indigne d'un homme d'honneur ; ou il ne le sait pas, alors il n'a pas d'affaire ici, ou bien c'est un espion de nos ennemis. (*à la porte l'espion, à la porte*) Mais non messieurs, vous vous laissez entraîner à vos généreux sentiments ; retenez cette chaleur et ce zèle qui vous anime ; écoutez la raison et protégez le faible ; n'employez pas la force brutale du nombre contre un seul ; ce serait indigne des braves canadiens (hourra ! hourra !)

(*A continuer.*)

CONDITIONS.

Ce Journal s'imprime et se publie par

N. AUBIN, REDACTEUR ET PROPRIÉTAIRE.

14 RUE COUILLARD, — QUEBEC.

Paraît le SAMEDI. L'année où le vol. se compose de 48 numéros.—Le prix d'abonnement est de DIX CHELINS payable par semestres de 24 numéros d'avance.